



Rencontres internationales

La force de la réciprocité et de la coopération pour apprendre

Apprendre dans la réciprocité

Par Jean Claude Ameisen

De formation, je suis un chercheur.

Chercher c'est continuer à vouloir apprendre. C'est savoir que ce qu'on sait est insuffisant, incomplet, réducteur, et donc être persuadé que ce qu'on apprend de nouveau va changer ce qu'on connaît. Je crois donc qu'il n'y a pas d'apprentissage sans recherche parce que ce qu'on sait est toujours provisoire, incomplet, éphémère.

C'est très beau ce que vous faites : la réciprocité, la relation, l'échange des savoirs, l'échange des apprentissages. C'est un savoir sans être sachant, un apprentissage permanent.

La relation, l'échange, la réciprocité sont le creuset dans lequel nous émergeons, c'est le creuset dans lequel nous devenons ce que nous sommes au premier temps de notre vie, où nous recevons avant d'avoir donné. Et nous recevons de personnes à qui nous n'avons encore rien donné. C'est une espèce de chaîne : on naît, on reçoit. On reçoit avant de donner et on donnera ce qu'on aura reçu sous une autre forme.

Un bébé à qui on ne parle pas n'apprendra pas à parler. Et donc je crois que indépendamment de tout échange, toute relation est un apprentissage. Avant de transmettre un savoir, avant d'apprendre quelque chose, je crois qu'on apprend des autres. **Et avant d'apprendre des autres, on apprend les autres.** On reconnaît les autres, on échange avec les autres. C'est ce qui se passe au premier temps de notre vie. C'est ce qui se passe ensuite sous d'autres formes, quand on ne l'oublie pas, tout au long de notre vie.

Il y a des penseurs, des écrivains, des poètes qui l'ont dit sous des formes très différentes, et qui parlent de la relation avant même de parler du contenu de la relation, de l'importance de la relation, de ce que la relation a, profondément, de transmission indépendamment de la nature de ce qui est transmis. Encore une fois, **apprendre quelque chose par les autres, indépendamment de ce que c'est.**

Martin Buber dans un très beau livre qui s'appelle « Je et Tu », disait que la personne **émerge quand elle est en relation**, quand elle entre en relation avec une autre personne. Autrement dit, nous ne sommes pleinement nous-mêmes que dans l'échange qui est essentiel dans les tout premiers temps de la vie.

Paul Ricœur disait que l'existence de l'autre est nécessaire à mon existence pleine et entière.

La romancière américaine Siri Hustvedt, l'épouse de Paul Auster le dit autrement : « le monde subjectif est aussi un monde intersubjectif », le monde du « je » et du « tu », et **tracer une frontière entre les deux est difficile parce que les autres font partie de nous.**

Il y a quelqu'un qui le dit de façon presque métaphysique, c'est François Cheng dans ses « cinq méditations sur la beauté ». Il dit que c'est dans l'entre-deux que naît ce qu'il appelle la transcendance d'une relation, c'est-à-dire ce qui dépasse les deux. **Ce qui se passe entre deux êtres est plus important, aussi important que ces deux êtres eux-mêmes**, c'est-à-dire ce qui naît d'une relation.

Le poète persan Rûmi, il y a huit siècles disait de manière encore plus simple : « **Toi et moi se sont levés d'entre toi et moi** ». Dans la relation, il y a à la fois cet entre-deux, cette distance qui permet

justement l'émergence de quelque chose, qui permet la découverte de l'autre, la transmission du premier savoir qui sans doute puisse exister qui est *la rencontre avec l'autre*, la rencontre et le lien avec l'autre. Et puis, à partir de ce lien et de cette rencontre se transmet quelque chose qui est peut-être moins important (le savoir, la connaissance, l'apprentissage) que la relation elle-même qui permet cet échange et cette transmission.

Il y a quelque chose de beau dans ce que vous faites et vous promouvez, c'est la Réciprocité. Paul Ricœur disait que la Réciprocité, est la **réciprocité des insubstituables**. Autrement dit ce qui est merveilleux dans la réciprocité c'est que les personnes sont insubstituables dans l'échange. Si elles étaient substituables, il n'y aurait pas de réciprocité. Et c'est reconnaître non seulement l'autre, mais c'est reconnaître l'autre dans ce qu'il a d'unique, de singulier, de différent de moi, et donc de complémentaire. C'est un échange dans lequel l'altérité, la reconnaissance de l'altérité est première, parce qu'au fond, il n'y a pas véritablement de transmission, si la découverte c'est la découverte de soi-même.

C'est une découverte de soi-même, mais une découverte de soi-même enrichie par la rencontre avec l'altérité. Pour reprendre Paul Ricœur : **« Le plus court chemin entre soi et soi passe par l'autre »**. Autrement dit, la relation dans l'altérité transforme.

Il y a un point qui me paraît important aussi dans cette relation entre apprentissage, connaissances, relation et réciprocité, est qu'il a trait à ce qu'est l'apprentissage. Là encore, les premiers temps de notre vie : **apprendre c'est s'adapter à un environnement**, et s'adapter à un environnement de plus en plus étroitement, c'est perdre quelque chose de ce à quoi on ne s'adapte pas. Les travaux en neurosciences d'Olivier de Pascalis et les travaux de Stanislas Dehaene montrent quelque chose d'assez intuitivement évident, mais qui est mesuré et apprécié.

Les travaux d'Olivier de Pascalis montrent qu'un petit enfant avant l'âge de six mois distingue parfaitement tous les visages de toutes les personnes qui sont autour de lui. A partir d'un an, il distingue toujours extrêmement les visages de ceux qu'il est habitué à voir et ne fait plus la différence entre les visages de ceux qu'il n'est pas habitué à voir souvent. Et donc pour un petit enfant français européen chaque visage sera différent, mais tous les visages chinois seront les mêmes. C'est un visage chinois. Ce n'est pas le visage d'une personne. Et pour un petit enfant chinois, la réciproque sera vraie. Et donc **nous perdons en nous adaptant de plus en plus étroitement à la singularité de tout ce qui nous entoure, de distinguer la singularité, l'unicité de ceux avec qui nous n'avons pas été habitués à vivre**.

La même chose se passe pour les langues. Un enfant qui naît peut apprendre à parler n'importe quelle langue de toutes les langues qui ont existé dans l'histoire de l'humanité, qu'elles soient disparues ou qu'elles soient encore présentes, et sans doute toutes les langues qui apparaîtront un jour dans l'humanité. C'est un peu comme la bibliothèque de Babel, un enfant peut apprendre toutes les langues quelles qu'elles soient. Mais il en apprend une, parfois deux, celles que parlent les personnes qui l'entourent. Et à l'âge de six mois, les travaux de Stanislas Dehaene montrent que l'espace des voyelles se rétrécit. Et donc un certain nombre de voyelles qui ne sont pas celles de la langue que l'enfant entend, eh bien il n'est plus capable de les distinguer. A l'âge d'un an, c'est l'espace des consonnes qui se rétrécit. C'est l'âge où un enfant japonais ne fait plus la différence entre le R et le L, et donc l'adéquation à la langue est de plus en plus grande, à la langue qui est appropriée. Ce qui est quelque chose d'extraordinaire : notre langue est la langue dans laquelle nous pensons. Elle est à nous. C'est très difficile d'imaginer qu'il y a une distance, un écart entre ce que je dis et ce que je pense et ressens profondément... Il y a une époque où cette langue était une langue étrangère. **C'est une appropriation. Et cette appropriation s'est faite dans la relation**, dans l'échange, au point que nous avons oublié qu'il fut un temps où notre langue n'était pas notre langue. C'était la langue que nous entendions autour de nous. Mais cette adaptation extraordinaire, cette appropriation extraordinaire s'est faite au prix d'une difficulté non seulement à apprendre d'autres langues, mais à

distinguer les phonèmes, les voyelles, les consonnes, les tonalités, quand on parle une langue comme le chinois qui constitue une langue.

Donc, je crois que dans l'apprentissage, il y a quelque chose qui sans doute est important, c'est apprendre à ne pas oublier tout ce qu'on a perdu dans le processus même de l'apprentissage. C'est savoir qu'il y a autre chose, qu'il y a toujours autre chose que ce qu'on a appris. D'autant plus qu'apprendre s'est fait au prix d'un oubli ou d'une incapacité à distinguer ce qui est autour.

Et donc dans la relation qui crée l'apprentissage, il y a toujours un tiers absent, qui est le tiers avec lequel ou avec laquelle l'échange nous aurait permis d'apprendre quelque chose, que les échanges que nous avons eus ne nous ont pas permis d'apprendre ou au contraire, nous ont permis à ne pas apprendre ou à oublier ou à négliger.

Donc il y a dans tout apprentissage, dans toute relation, un manque, et je pense que être conscient de ce manque, savoir que le tissu de relation aussi vaste soit-il a une grande probabilité d'oublier d'inclure un certain type de relation, un certain type d'apprentissage est quelque chose d'important.

Maurice Blanchot disait que « **penser, c'est toujours apprendre à penser le manque** » qui est aussi la pensée. Apprendre, c'est aussi je pense apprendre ce que nous n'apprenons pas, ce que nous n'apprendrons peut-être jamais, mais dont nous serons conscients, que nous serons prêts à accueillir.

Dans un domaine proche Paul Ricœur disait qu' « **on entre en éthique lorsqu'on se découvre soi-même comme un autre** », soi-même comme un autre dans une relation fondée sur la réciprocité. Ce n'est pas imaginer que l'autre est un autre moi-même. C'est essayer d'imaginer ou d'essayer de m'imaginer moi-même comme un autre que je ne connais pas ; ce qui n'est pas la même chose. **Je vais le découvrir dans la relation-** à qui je vais transmettre quelque chose et de qui je vais recevoir.

Mais Ricœur va plus loin, il dit que soi-même comme un autre, ce n'est pas moi-même m'imaginant comme un autre, quand je dis soi-même, j' imagine que ce moi-même peut-être dit par quelqu'un d'autre. Soi-même, ça peut-être que quelqu'un d'autre dise « je », et que quelqu'un d'autre puisse aussi se penser lui-même, elle-même comme un autre. D'où cette idée de réciprocité.

C'est-à-dire que dans ce soi-même comme un autre encore une fois, il y a moi-même me projetant comme un autre que je ne connais pas ou comme un autre ou comme une autre que je ne connais pas, et il y a l'autre en face dont j' imagine, dont je dois savoir qu'il ou elle se projette comme un autre qu'elle ne connaît pas. Et donc de cette reconnaissance réciproque, non seulement de l'altérité, mais du fait que l'autre est sujet et acteur de sa propre vie, naît un échange, un apprentissage, et je crois que si c'est quelque chose de ressenti, la question de l'égalité ne se pose plus, puisque je suis sur le même plan que l'autre, et l'autre est sur le même plan que moi.

Paul Ricœur disait encore : « On entre véritablement en éthique », c'est une phrase qui m'a toujours surpris parce que je ne suis pas sûr de savoir comment on entre en éthique, et encore moins comment on entre véritablement en éthique, mais Paul Ricœur disait : « On entre véritablement en éthique, quand à l'affirmation de soi, de sa liberté, on ajoute l'affirmation de la volonté que la liberté de l'autre soit. » « Je veux que ta liberté soit. » ajoutait Ricœur.

Et il y a quelque chose qu'on définit habituellement la liberté qui a ses justifications en disant : « La liberté de l'un s'arrête où commence la liberté de l'autre ». Paul Ricœur dit autre chose. Paul Ricœur dit : « Ma liberté dépend de la liberté de l'autre ». Ce n'est pas seulement qu'elle s'arrête là où celle de l'autre commence. C'est que ces libertés se co-construisent.

Ces libertés sont un processus émergent qui sont comme disait PASCAL en parlant d'autre chose : « Une chose à la fois causante et causée »... ma liberté favorise la liberté de l'autre, la liberté de l'autre favorise ma liberté. **C'est donc une vision de la liberté qui inclut la liberté dans la solidarité.**

Vous savez que souvent on l'oppose avec l'impression que la solidarité, c'est bien mais ça étouffe, ça vient au prix d'un étouffement de la liberté de chacun, et au contraire que la liberté eh bien, elle peut aller jusqu'à l'abandon et la solitude : « Vous êtes libres, faites ce que vous voulez, si vous n'avez pas les moyens de le faire, tant pis pour vous ».

Donc je crois que cette vision de Ricoeur qui est fondée sur la relation, inclut, inscrit la Liberté dans la Solidarité, fait dépendre la solidarité de l'exercice de la liberté. Il fait de la liberté un processus émergent. Si je veux que votre liberté soit, je ne sais pas ce qu'est pour vous votre liberté, et donc c'est à la fois **une volonté**, une **écoute**, une **aide apportée**, et la réciproque est vraie. C'est donc quelque chose qui se co-construit. **C'est donc qu'au fond dans cette vision la liberté n'est pas préfigurée, elle est un processus émergent, qui émerge d'une relation.**

Pour moi, cette vision de Ricoeur est assez belle parce qu'elle pourrait je pense remplacer le début de notre devise : « Liberté, égalité, fraternité ». **Liberté évidemment si la liberté de l'autre est aussi importante que la mienne, ça fonde l'égalité, et si je veux la liberté de l'autre, c'est un acte de fraternité.** C'est quelque chose qui implique. Je dirais que dans la relation, dans la réciprocité, dans la reconnaissance de l'altérité, dans l'attente de ce qui va arriver et de ce que je vais pouvoir donner, il y a cette idée que c'est en permanence évolutif. Que la relation elle-même va changer les personnes. L'idée qu'elles se font de leur devenir et que donc la liberté des participants à cette relation est encore une fois aussi importante que la relation elle-même.

Il n'y a pas de véritable relation créatrice si la liberté de ceux qui participent n'est pas considérée comme essentielle. Vous voyez que entre apprendre l'autre autant que d'apprendre de l'autre, se voir soi-même comme un autre, penser que la liberté est au cœur c'est-à-dire que ces relations augmentent la liberté et d'une certaine façon elles n'ont pas de sens si elles ne posent pas la liberté comme essentielle. C'est encore une fois, je crois penser ce que vous faites au-delà de la mesure du savoir échangé, du savoir transmis, c'est poser, vous le faites, la reconnaissance de l'autre, l'égalité, le respect de l'autre comme étant premiers, et je dirais que le savoir, l'apprentissage qui en ressort est profondément coloré par ces éléments.

Ce n'est pas un apprentissage froid, figé, distrait, c'est un savoir, un apprentissage qui est profondément coloré, profondément empreint de ce type de relation qui l'a fait naître et qui est plus important que ce qui en sort, parce que c'est ça qui fait que le processus dure. C'est cette relation qui crée la transmission, l'échange des savoirs. Les savoirs qui en résultent sont une photo à moment donné d'un processus, de la même façon qu'un processus de justice est plus important en tant que tel que la somme des décisions de justice qui à un moment donné va ressortir de ce processus.

Donc je crois qu'il y a quelque chose de profondément démocratique, au-delà de l'apprentissage des savoirs, au-delà de l'échange des savoirs dans ce que vous faites, puisque poser la relation et l'inclusion de tous dans la relation comme étant première, c'est poser la délibération, cette liberté que Ricoeur évoque, c'est un **processus délibératif**, c'est-à-dire que de l'échange peut naître quelque chose qui est différent de ce que pensait chacun des participants à cet échange.

Vous savez que dans notre pays on a souvent une confusion un peu triste me semble-t-il, contrairement à d'autres pays d'Europe du Nord ou d'ailleurs, dans ce qu'on appelle le débat public, la réflexion publique. Vous savez qu'un des rôles que le législateur a donné au Comité National d'Éthique c'est dans son domaine, dans son champ, c'est de favoriser le débat public, la réflexion publique.

Dans notre pays, le débat public se résume, se réduit souvent, à écouter des opinions préétablies, des savoirs, des connaissances, et à trancher et à choisir. Dans d'autres pays et ça me semble ressembler à ce que vous faites, **le débat public c'est l'ensemble des relations et des échanges qui permettront de faire éventuellement émerger des idées nouvelles, des solutions nouvelles qu'aucun des participants a priori n'avait.**

Donc, c'est un processus de création, c'est un processus émergent, un processus de recherche. Et il n'y a en général que dans la diversité, dans l'inclusion de tous, dans le croisement des regards, qu'il y a la possibilité de faire émerger quelque chose de nouveau, et quelque chose qui n'exclut personne. Autrement dit, plus on est nombreux à croiser des regards plus la probabilité est grande que chacun apporte sa contribution, et plus est grande la possibilité qu'on n'oublie pas une partie de ceux qui ne sont pas là, parce qu'ils ne participent pas à l'échange. Ça me renvoie à ce que je disais sur le manque : indépendamment de la diversité de ceux qui participent à un échange, il y a toujours a priori des personnes qui manquent. Et donc garder l'idée que ce qui manque existe est une façon de n'oublier personne.

Je crois qu'il y a là quelque chose de profondément démocratique, et que si une démocratie, comme l'Europe le pense depuis quelques années, est une démocratie qui doit être fondée sur la connaissance, elle ne peut pas être fondée sur une connaissance désincarnée, abstraite, qui tomberait du ciel ou sortirait des livres. **La démocratie doit être fondée sur un processus de création**, d'échange permanent de connaissances, c'est-à-dire sur un processus qui dépend des liens entre tous.

Et là encore dans notre pays on est souvent habitués à réfléchir entre chapelles bien définies, c'est-à-dire qu'on se met par profession, on se met par tranches d'âge, on se met par quartier et on réfléchit ensemble. La réflexion aussi belle et profonde soit-elle, il lui manque toujours quelque chose qui est qu'elle n'utilise en général qu'une seule focale pour essayer d'appréhender les problèmes complexes. C'est toujours insuffisant quelle que soit la qualité de la focale.

Le mathématicien Alain Cosnes disait que « **La réalité est la superposition de tous les imaginaires possibles** ». Si c'est vrai, la superposition de tous les imaginaires possibles, c'est le fait d'inclure...

Comme vous le savez, ces notions parlent souvent de progrès.

Je ne suis pas sûr qu'il y ait des progrès dans les sciences, je ne suis pas sûr qu'il y ait des avancées. Ça devient des progrès en fonction ou pas de la manière dont on les applique, du fait qu'on les rend indispensables à tout le monde, du fait qu'on ne les utilise pas pour exclure, du fait que l'on ne les utilise pas pour instrumentaliser. Il y a peut-être dans mon esprit un progrès qui est depuis quelques siècles, l'idée que ce qui s'applique à certains, ce qui est considéré comme souhaitable pour certains, devrait pouvoir être considéré souhaitable pour tous. Et l'idée même de démocratie, et l'idée même des droits de la personne comme disent nos amis canadiens, québécois, ils disent : « droits humains », « droits de la personne », parce que droits de l'homme pendant très longtemps, ça a été le droit des hommes, et pas le droit des femmes. Vous savez qu'il y a dans l'idée de partage et de l'inclusion dans toute société qui se construit, il y a des phénomènes : soit on impose à des gens de participer, soit des gens se cooptent. Que des personnes se cooptent ou que des liens soient imposés, ce qui existe encore dans certaines régions du monde, le grand problème des mécanismes d'inclusion, c'est qu'ils créent de l'exclusion. C'est-à-dire que si on inclut certains pour construire quelque chose, eh bien même implicitement, on exclut d'autres de cette construction. Et je crois que toute l'histoire de la reconnaissance des droits et de la démocratie l'illustre.

La première démocratie occidentale qui se voulait une démocratie c'est Athènes. Tout le monde était libre et égal sauf les femmes, les étrangers et les esclaves. La révolution française avec la déclaration des droits de l'homme et du citoyen a donné des droits à chacun, sauf aux esclaves, l'esclavage n'a pas été aboli, et sauf à la moitié de la population, c'est-à-dire les femmes. La déclaration d'indépendance des Etats-Unis 1776, a fait la même chose et n'a pas reconnu les droits non seulement des femmes et des esclaves, mais des populations autochtones. Il a fallu attendre un demi-siècle pour qu'il y ait abolition de l'esclavage : tout le monde était libre sauf les esclaves ; ce n'était pas écrit, parce que pas la peine...

Il y a beaucoup d'exclusions qui sont implicites, il n'y a pas besoin de nommer ceux qu'on exclut puisque ça va de soi. On n'a pas écrit « les femmes n'ont pas le droit de vote », on a simplement dit « tous les hommes peuvent voter ». Il allait de soi que les femmes ne le pouvaient pas. Donc vous savez que même dans notre pays, ça ne fait que 70 ans que la moitié de la population participe aux décisions collectives.

Donc le fait de reconnaître la participation de chacun à l'élaboration d'une œuvre collective est quelque chose qui à la fois est lent, difficile et puisqu'on parle d'apprentissage, il y a des dizaines de millions de filles qui n'ont pas accès à l'école aujourd'hui dans le monde. C'est quelque chose de lent, mais c'est peut-être le seul progrès depuis quelques siècles ; c'est-à-dire qu'exclure a priori un certain nombre de personnes, pour quelque raison que ce soit, explicitement ou implicitement, des échanges fondés sur l'égalité et la réciprocité, est quelque chose qui pose problème. Pendant très longtemps, ça a été fait sans que personne ne pense ou sans que la majorité des gens pense que c'est un problème.

Aujourd'hui, ça continue malheureusement à être piétiné, mais avec la réalisation de plus en plus grande que c'est quelque chose qui est un scandale. Je crois que ce que vous faites au niveau de la transmission des connaissances, de l'élaboration de la réflexion, de la transmission des savoirs, a quelque chose de profondément important d'un point de vue du fonctionnement d'une véritable démocratie, où la participation de chacun est considérée comme importante, pas parce que cette personne apporte quelque chose qu'on aurait défini à l'avance et dont on aurait défini la valeur, mais parce que **se priver de la contribution de certains, c'est appauvrir la connaissance, la capacité, la réflexion d'une collectivité.**

Et donc, plutôt que de savoir ce qu'on apporte, l'important est de **poser comme premier principe, que chacun peut apporter quelque chose.** Alors, souvent, on est un peu piégé : il y a quelque chose de très beau depuis que des associations de patients se sont formées, il y a une trentaine d'années. Y compris la Haute autorité de santé reconnaît maintenant que les patients sont des experts. Par rapport à des médecins qui sont des experts en biologie et en médecine, un patient est une experte ou un expert parce qu'elle connaît des choses sur la maladie qu'un médecin ne peut pas connaître.

Mais j'ai toujours été frappé, parce qu'on dit expert, comme si reconnaître la contribution d'une personne dont on ne peut pas définir l'expertise entre guillemets, on était obligés de lui reconnaître une expertise. Et donc c'est l'expertise de ne pas être un expert. Alors que fondamentalement c'est plutôt penser que la contribution de chacun ne doit pas encore une fois reposer sur une expertise qui aurait été reconnue de l'extérieur, mais simplement sur le fait **qu'une vision sera complète si elle ne repose pas sur le point de vue de chacun.**

Alors je crois qu'il y a quelque chose de profondément démocratique.

Ce qui me désole, et ce qui nous désole avec Chantal : on a été rapporteurs il y a huit ans d'un avis sur la situation de personnes enfants et adultes atteints d'autisme en France. Ce qui nous désole, c'est la difficulté de l'école, le premier lieu de l'apprentissage à inclure une partie des enfants qui sont les enfants atteints de handicaps et en particulier de handicap intellectuel, relationnels, affectifs, ce qu'on appelle handicap mental.

Donc, il y a une très très grande difficulté, il y a une **tendance à isoler** y compris dans le souhait de bonne intention d'aider. On dit : « Vous avez des difficultés particulières, donc on vous mettra dans un endroit spécial dans lequel on vous aidera à les surmonter. Jacques Luysseran, devenu aveugle pendant son enfance, grand résistant, a écrit un très beau livre : « **Et la lumière fût** », dans lequel il écrit que la pire menace pour un enfant aveugle, simplement un handicap sensoriel, ce n'est pas le fait de tomber, de se blesser, la plus grande menace c'est de se retrouver ISOLE- d'être isolé-, et il disait que pour éviter cette tragédie, il suffit que les personnes qui voient pensent que leur façon de

connaître l'univers n'est pas la seule, et que quelqu'un qui ne voit pas, en l'occurrence voit les choses, comprend les choses d'une manière extrêmement différente, et extrêmement complémentaire.

Et donc je crois que, exclure de l'école une grande partie des enfants atteints de handicap, c'est exclure de la société, exclure des relations, des enfants qui devenus grands auront encore plus de difficultés à entrer dans ce tissu, ce réseau de relations, qu'ils en auront été exclus pendant longtemps.

Un pays comme la Suède, et là encore on retrouve cette idée de démocratie, a depuis une vingtaine d'années inclut tous les enfants atteints de tout handicap à l'intérieur du système scolaire dit habituel, avec évidemment des personnes qui viennent aider l'enfant pendant la classe et son séjour à l'école de manière adaptée et spécifique, pour des raisons qu'ils ont considéré être des raisons de droit des citoyens. Et donc la Suède a considéré, qu'exclure, envoyer une personne, je vous parle des enfants, mais c'est vrai pour les personnes âgées qu'on envoie en EHPAD, c'est vrai pour les personnes atteintes de la maladie d'ALZHEIMER, qu'on envoie dans des institutions, la Suède a considéré qu'isoler une personne pour son bien, parce qu'on pense qu'on va l'aider spécifiquement dans un endroit spécial, une institution, c'est la priver de ses droits civiques fondamentaux.

Les droits civiques fondamentaux étant de pouvoir vivre avec les autres, parmi les autres.

Et donc, je crois qu'on a un grand retard dans notre pays, dans la mesure où, au fond, ceux qu'on appelle les réseaux de relations, ceux qu'on nomme quand on dit « nous », quand on parle de notre société de manière implicite et souvent inconsciente, on exclut une série de personnes, de personnes âgées, handicapées, les personnes atteintes de maladies psychiatriques dont parlait Chantal, et lorsque nous avons fait un rapport, un avis sur les prisons, on a été effrayés par le pourcentage de personnes atteintes de maladies psychiatriques graves, de schizophrénie, qu'on enfermait dans des prisons au lieu de les accompagner et d'essayer de les soigner. Et donc cette exclusion, cette multiplication des exclusions, les enfants pauvres (3 millions d'enfants qui vivent sous le seuil de pauvreté)... il est évident que des enfants qui vivent sous le seuil de pauvreté, en termes d'apprentissage, en termes de santé, en termes de socialisation, vont avoir des problèmes majeurs. **On le sait et on le laisse de côté.**

Donc quand vous faites la somme des personnes qui à titre divers sont exclus des réseaux de relation, c'est quelque chose d'assez effrayant.

Et donc je crois qu'affirmer que à tous les âges de la vie, l'apprentissage, la connaissance se fondent sur l'inclusion dans des réseaux dans lesquels chacun est considéré comme égal, ce qui ne veut pas dire identique, c'est le contraire. Egal veut dire que indépendamment de tout ce qui est mesurable, la personne a la même valeur qu'une autre. Et donc, c'est quelque chose qui, si ça s'étend à d'autres domaines, peut avoir une profonde influence en termes de véritable démocratie et de reconnaissance des droits de chacun.

Une démocratie, quand c'est pris au sens strict du terme, c'est un gouvernement des choses par le vote majoritaire, mais ça ne suffit pas. Un vote majoritaire peut consister à exclure la minorité. **Donc une véritable démocratie ne se conçoit que si au vote majoritaire est associé l'affirmation du respect des droits fondamentaux de chacun.**

Je crois qu'insister sur l'inclusion de tous dans les échanges, pas en ayant une place à part, séparée qu'on respecte, vous avez le droit d'être là et on vous y laisse, mais d'inclure, d'aller vers, c'est quelque chose qui a sans doute encore une fois des implications profondes en dehors des domaines traditionnels de la connaissance, du savoir et de l'école.

Merci beaucoup.

Thèmes et mots-clés :

Relation

Apprendre en relation

Réciprocité

Penser le manque

Ethique

Liberté dans la solidarité

Relation créatrice

Débat public

Démocratie

Exclusion, inclusion

Contexte des rencontres :

Intervention du dimanche après-midi, 5 juin 2016